

Portée par un souffle

Marie Brassard

Number 150 (1), 2014

L'appel de Berlin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71605ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brassard, M. (2014). Portée par un souffle. *Jeu*, (150), 31–35.

PORTÉE PAR UN souffle

Voilà plus de 25 ans que Marie Brassard, la femme, l'artiste et la citoyenne, fréquente Berlin, une ville qui n'a jamais cessé de l'inciter à créer et à mordre dans la vie. Son témoignage, fouillé et sensible, rempli d'énumérations qui font tour à tour rêver et regretter, offre un appréciable recul. On croise, bien entendu,

Robert Lepage. On observe le passage du temps, les changements politiques, culturels et urbanistiques qui ont profondément transformé la cité, mais qui ne lui ont certes pas ravi son âme.

Marie Brassard



Robert Lepage et Marie Brassard devant une affiche annonçant la venue prochaine à Berlin, en 1990, du concert *The Wall*, organisé par Roger Waters du groupe Pink Floyd. © Richard Gagnon



La publicité des cigarettes West, à Berlin-Est, en 1990.
© Marie Brassard

C'est en 1987 qu'avec Robert Lepage nous avons créé *Le Polygraphe*. La trame métaphorique du spectacle avait été élaborée autour de l'idée de ce mur entre la réalité et la fiction, entre la vérité et le mensonge. Nous faisons référence au mur de Berlin et à la circulation contrôlée des habitants de l'Est à l'Ouest, que nous comparions à la circulation sanguine et à cette paroi, le septum, qui sépare les deux hémisphères du cœur. C'était avant la chute du mur, et lorsqu'en 1989 il est tombé, nous avons réaménagé des plages du spectacle, que nous tournions toujours. Ces événements politiques inattendus en avaient enrichi le contenu.

Ce n'est que quelques années plus tard que j'ai eu l'occasion de visiter la ville une première fois. J'arrivais d'Amsterdam où, un après-midi, je m'étais mêlée avec émotion à la foule acclamant Nelson Mandela, sorti sur le balcon du théâtre municipal qui surplombait Leidseplein pour saluer les gens. C'était en juin 1990, quatre mois après sa libération, sept mois après la chute officielle du mur.

L'humour à l'apparence bon enfant de ce slogan trahissait déjà l'arrogance et le cynisme du capitalisme savourant son triomphe.

J'étais avec Robert quand je suis arrivée à la gare du Zoo. De Berlin alors, et de cette gare, j'avais en tête une image retenue du film *Moi, Christiane F...*, que j'avais vu après avoir lu le livre lorsque j'étais adolescente. Le lieu était à la hauteur de mon fantasme, un peu glauque et très achalandé. Une foule hétérogène et captivante animait l'endroit, et une atmosphère très exotique et étrange y régnait. À Berlin. Quel bonheur je ressentais d'y être enfin, d'avoir cette chance d'y être !

Le mur était tombé ; il y était pourtant toujours, mais troué, avec de grands pans abattus, et, à certains endroits, on pouvait en voir la structure de métal tordue. Le premier jour, munis de visas, nous avons traversé à l'Est par la petite cabane de Checkpoint Charlie, passage obligé, ouvert et en fonction pour la dernière fois.

Le lendemain, nous avons loué des bicyclettes et nous nous sommes promenés avec émotion et étonnement, traversant sans entraves et à répétition la frontière autrefois interdite. Cette action, devenue anodine, avait coûté la vie à tant de gens. Des grues géantes s'affairaient à préparer le terrain pour Roger Waters et le grand concert *The Wall*, à Potsdamer Platz, qui n'était alors qu'un immense terrain vague. Sur le côté est du mur étaient placardées des publicités de cigarettes West. Une femme excentrique à l'air snob qui tenait un long fume-cigarette y était abordée par un homme qui semblait lui dire : « *Test the West!* » L'humour à l'apparence bon enfant de ce slogan trahissait déjà l'arrogance et le cynisme du capitalisme savourant son triomphe.

Il y avait alors beaucoup de gitans à Berlin. Je revois les familles entières sur les places et dans les caravanes, le long des avenues et à l'Est, les maisons grises noircies par le charbon avec les traces de balles, les petites deux-chevaux Trabant, les dames en robes de maison fleuries, gardiennes des salles du Musée de Pergame, et la porte d'Ishtar, la porte bleue ornée de lions d'or, jadis une des Sept Merveilles du monde, le Palais de la République et l'ange de la victoire, les gens qui lisent partout, les chapeaux d'hiver de l'armée russe, la vaisselle Mitropa et les écussons de la DDR dans les marchés aux puces, le Tränenpalast (Palais des Larmes), la gare de Friedrichstraße, le monument des croix blanches, la porte de Brandebourg, la grande statue de Lénine à Leninplatz, le « A » de l'anarchie peint, dessiné, imprimé, répété à l'infini sur les murs des squats, et des artistes, beaucoup d'artistes et d'activistes, et les kiosques-marchés des Turcs dans les petites roulottes, avec l'odeur des olives et du fromage de chèvre mêlée à celle des tilleuls en fleurs.

En fin de journée, à la gare centrale, la Berlin Hauptbahnhof d'alors, sous la lumière dorée au coucher du soleil, des centaines d'immigrants attendaient qu'on leur permette de passer officiellement la frontière. Ils allaient dormir là, allongés sur l'asphalte, enveloppés dans des couvertures. Je me souviens que nous avons fait une pause dans le stationnement parmi les gens. Je fumais une cigarette et, à un moment, un très vieil homme s'est levé et il a chanté quelque chose en langue bulgare peut-être, ou en turc ; une sorte de plainte avec sa voix rauque. Rarement ai-je été traversée d'un frisson aussi enveloppant. Heureuse et libre, j'étais habitée d'un sentiment profond d'appartenance à un monde qui était en train de se redessiner.

En 1990, Marie Brassard observant des gens dans la rue qui cherchent des morceaux de mur dans les débris.
© Robert Lepage

HABITER BERLIN

Quelques années plus tard, en 1993, j'allais m'y installer pour un temps. Déjà la ville avait beaucoup changé. Il n'y avait presque plus de gitans. Les traces du mur avaient été pour ainsi dire toutes effacées, mais il y avait toujours cette atmosphère si particulière. Beaucoup de bâtiments étaient squattés encore ; des maisons dans les artères secondaires, mais aussi sur les grandes avenues. Le Tacheles sur Orianenberger Strasse est un bon exemple ; ce bâtiment à moitié détruit tenait toujours debout, et les artistes l'occupaient. Il y avait des installations et des expos, des gens qui



y vivaient. On allait parfois faire un tour et puis boire un verre dans la cour au milieu des ruines. Il y avait toujours quelque chose à voir ou à entendre et quelqu'un à rencontrer.

Tout près, dans les quartiers avoisinants, il y avait plein de petits cinémas dans des édifices vétustes, des galeries d'art à foison et le théâtre sous toutes ses formes y florissait. Mon copain d'alors, Hans Werner, était acteur à la Schaubühne. Andrea Breth y était directrice artistique. Frank Castorf, dont on commençait à entendre parler, venait de se voir confier la direction de la Volksbühne.

Le grand hall de ce bâtiment superbe était ouvert et vide. Les jeunes spectateurs, assis par terre, y buvaient de la bière en fumant des cigarettes longtemps avant le début des spectacles et longtemps après qu'ils se soient terminés. C'était très singulier, cette façon d'habiter les lieux. De ces édifices imposants, comme celui de la Volksbühne, qui avaient jadis connu la gloire, émanait une sorte de grâce aristocratique que la présence des occupants, excentriques et résistants, venait affiner. On sortait toujours à l'Est. À l'Ouest, c'était moins intéressant, plus touristique et bourgeois.

Nous habitions un appartement dans une *Hinterhaus*, maison typique dans une cour intérieure, dans le quartier Moabit, à Berlin-Ouest, juste au nord de Tiergarten. Nos grandes fenêtres s'ouvraient sur des marronniers immenses. C'était un quartier un peu terne, un quartier ouvrier où il y avait beaucoup d'immigrants, surtout des Turcs. Je m'étais liée d'amitié avec une immigrante chinoise de Hong Kong, qui y tenait un restaurant. Elle ne parlait que mandarin et anglais. Il commençait à y avoir de plus en plus de cette immigration : des gens qui arrivaient de l'Est et venaient s'installer là. Berlin était alors une sorte de terre promise.



Squatteurs dans la cour
du Tacheles en 1990.
© Marie Brassard

Potsdamer Platz était occupée par des squatteurs résistants. Une sorte de mouvement semblable à celui d'Occupy. Je ne me souviens pas précisément de quels groupes il s'agissait ni de leurs revendications précises. Il n'y avait pas alors Internet pour tous comme maintenant. Si on voulait connaître les détails des événements, les nouvelles vraies, il fallait rencontrer les gens. On ne parlait pas de ceux-là dans les journaux officiels. Mais il y avait bien sûr tout un mouvement qui était contre la *gentrification*. Les habitants savaient bien que, petit à petit, leurs espaces allaient leur être ravis.

Je tournais beaucoup alors à travers l'Europe, et Berlin était mon pied-à-terre. Je m'y sentais chez moi. Je suis demeurée là-bas officiellement jusqu'en 1996. Depuis un temps déjà, les squatteurs de Potsdamer Platz avaient déserté ce qui allait devenir le plus grand chantier d'Europe.

Pendant cette pause à cheval sur mon retour à Montréal, Robert et moi avons tourné la version cinématographique du *Polygraphe*. L'histoire que l'on raconte y est bien transformée, mais tout de même reconnaissable ; Berlin y est évoquée d'une autre manière. Je n'étais pas à Berlin pour

le tournage des scènes se déroulant en Allemagne, mais j'y étais un peu après, et je suis passée alors par les studios de Babelsberg à Potsdam, où le son du film a été mixé. C'est là qu'ont été tournés les plus grands chefs-d'œuvre du cinéma allemand : des films de Murnau, de Lang et de von Sternberg. Quel privilège de pouvoir y être un moment !

Aujourd'hui, les grandes multinationales se sont appropriées la Potsdamer Platz et l'ont transformée à leur manière. Les quartiers du centre de l'est, Mitte et Prenzlauer Berg, et à l'ouest Kreuzberg, se transforment et se commercialisent. Les populations d'artistes se forment ailleurs, à Friedrichshain ou à Neukölln. L'histoire se perpétue et se répète.

Quand je suis là-bas, je me sens étrangement comme portée par un souffle.

RETOUR

Dans les années 2000, l'amour et le travail m'ont ramenée à Berlin. J'ai joué mes spectacles à la Sophiensaele à quelques reprises et aussi à la Haus der Berliner Festspiele pendant le festival. Pour mes nouveaux amis, ceux qui étaient plus jeunes, le mur évoquait peu de chose. C'était déjà de l'histoire ancienne, la plupart d'entre eux ne l'ayant jamais vu. Le Tacheles était toujours là, mais on avait l'air ringard juste de l'évoquer... Toute trace de la présence du mur avait alors disparu, à part quelques pans conservés pour les touristes et pour la mémoire aussi, un peu.

J'ai connu une autre Berlin à partir de là, celle des arts visuels et de la musique. Avec mes grands amis Jan, Oliver et Remco, et leur festival Clubtransmediale, et la musique de Lillevän, Gudrun Gut, Jan Jelinek, Maverick, Tarwater, Apparat, T. Raumschmiere, Schneider TM, Felix Kubin & Coolhaven, Terre Taemlitz, Niobe. Aussi la musique de la scène métal et breakcore. Des Allemands de Berlin, mais également ceux venus d'autres villes d'Allemagne ou d'ailleurs. Il y a eu à partir de là beaucoup d'artistes et de musiciens de l'étranger qui s'y sont établis. Plusieurs Québécois y sont toujours.

L'odeur des fleurs de tilleul évoque toujours pour moi la ville de Berlin en été. Je vais encore souvent là-bas. Et même si la ville que j'aime a beaucoup changé, je la vois toujours pleine de ce qu'elle m'a offert pendant toutes ces années. Ce texte est plein d'énumérations, et pour cause. Il y a là tellement que je veux nommer. J'y ai tant appris, j'y ai tant vu et entendu de choses. J'y ai rencontré tant de gens superbes et vécu tant d'histoires...

Quand je suis là-bas, je me sens étrangement comme portée par un souffle. Même quand je ne fais que l'évoquer, cette ville m'incite à créer et à vivre dans le présent et dans l'action. À cause de l'art sans doute, qui y fait sentir sa présence si fortement, sous toutes ses formes, accessible à tous. Et des artistes et des intellectuels si nombreux qui l'habitent et la colorent avec intelligence. ●

Pendant plusieurs années, la carrière de **Marie Brassard** a été étroitement liée à celle de Robert Lepage. Directrice artistique de la compagnie Infrarouge, elle créait en 2001 son premier spectacle solo, *Jimmy créature de rêve*. Cinq créations suivirent : *La Noirceur*, *Peepshow*, *L'invisible*, *Moi qui me parle à moi-même dans le futur* et *Trieste*. En 2013, à l'Espace GO, à partir d'un collage des textes de Nelly Arcan, elle signait *La Fureur de ce que je pense*.